

Cet impossible ailleurs

Une jeune fille à la fenêtre de Francis Leclerc

Marie-Claude Loiselle

Numéro 107-108, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2001). Compte rendu de [Cet impossible ailleurs / *Une jeune fille à la fenêtre* de Francis Leclerc]. *24 images*, (107-108), 91–91.

Une jeune fille à la fenêtre de Francis Leclerc

CET IMPOSSIBLE AILLEURS

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Cette histoire d'une toute jeune femme à l'époque des suffragettes, qui quitte sa campagne natale pour aller étudier le piano en ville, aurait pu se fondre parmi tant de ces films (ou téléseries, dont *Blanche* est le prototype) qui se sont déjà emparés de la compassion à outrance. Mais ici le vrai sujet est ailleurs. Parvenant à porter son récit au-delà de l'anecdote, Francis Leclerc, qui signe aujourd'hui un premier long métrage, s'intéresse avant tout à saisir sous différentes facettes ce rêve d'un ailleurs chimérique si intimement lié à l'histoire du peuple québécois: cette tentation qui le tenaille sans cesse de changer d'air, de partir, d'aller se chercher loin de ce «pays grand à se perdre», comme le chantait si bien Léveillé.

Le fait de placer au carrefour de plusieurs destins le personnage de Marthe — qui, elle, assume résolument son aspiration à la liberté — permet au récit de déployer la notion du rêve en une foule de variations sur le même thème, interprétées par des personnages qui, chacun à leur façon, conçoivent leur vie comme une fiction. Il y a non seulement les jeunes filles qui font tant d'efforts pour ressembler aux femmes figurant dans les catalogues des grands magasins, Cécile, la comédienne déçue après s'être imaginé une carrière glorieuse, et puis il y a ce passé autre, cette famille que Marthe s'invente pour attiser l'imagination vagabonde des amis en métamorphosant un frère ouvrier en sculpteur exilé à Paris. Paris est d'ailleurs ici ce spectre évanescant brillant au milieu de toutes les illusions. On met tout en œuvre pour s'y rendre (Alfred, le peintre), on brûle d'y aller mais sans oser faire le pas (Geneviève), on donne des fêtes où l'on recrée Montmartre en plein cœur de Québec quand ce n'est pas Chicago et ses boîtes de



Marthe (Fanny Mallette). Variations sur le thème du rêve.

nuit résonnant au son du dixie). Et puis, il y a le professeur de piano (interprété par Diane Dufresne), personnage théâtral et décalé, qui évoque ses voyages à travers le monde comme une odyssée fabuleuse — à l'instar du monsieur Croteau de *L'eau chaude l'eau froide*.

Il ne faudrait d'ailleurs pas considérer ici la direction artistique exacerbée, avec toute cette abondance d'objets «décoratifs» et de costumes qui semblent beaucoup trop élaborés pour le Québec de l'époque, comme une outrance seulement propre à séduire le spectateur. Ils répondent simplement à la «théâtralisation» de l'existence de cette petite société d'(aspirants) artistes où chacun s'invente une vie plus exaltante, à l'image de ses désirs. Marthe, elle, apparaît comme le spectateur actif et bienveillant, mais néanmoins incrédule de toute cette fantasmagorie.

Elle semble tout aussi en retrait de ce monde qui se déploie derrière cette fenêtre évoquée par le titre; un titre qui aurait pu être celui d'un conte. Car Marthe apparaît en fait comme une sorte d'Icare, prisonnière de sa tour qui domine un monde inaccessible. Elle ne sera jamais musicienne et sa liberté, à trop vouloir s'en emparer, aura été vite consumée. La maladie dont elle se sait atteinte précipitera sa chute, littéralement filmée comme telle — alors qu'elle s'écroule sur le sol d'une boîte de nuit —, par un plongé vertigineux réglant en un seul plan le destin du personnage.

Il y a, certes, dans ce film de beaux moments, d'intimité surtout: ceux où l'ami peintre dessine sa femme ou encore le pique-nique au bord de la rivière, qui dénotent un plaisir évident de filmer, comme si, malgré son jeune âge, Francis Leclerc puisait dans

sa propre mémoire diffuse, lointaine, plus vaste que lui-même, tout un bagage de visions fantasmagiques qu'il tente de transcrire en images. Mais il s'agit néanmoins d'une œuvre en pointillé, où la magie de certains plans, de certains instants arrachés à la vie — le plus souvent ceux où il ne se passe «rien» —, s'édulcore ensuite, sapée par des intrigues quelque peu forcées, par des dialogues parfois superflus, ou encore par une musique rapportée qui vient écraser le film — alors qu'au contraire, celle qui est intégrée au récit (piano, gramophone, dixie) est beaucoup plus judicieusement utilisée.

Quoi qu'il en soit, doit-on se surprendre qu'il ait fallu attendre la chute du personnage principal pour que, à mesure que la mort prend le dessus sur la vie (et ses mirages), le film gagne de plus en plus en densité? Comme si, à partir de ce point tournant, la voie de Marthe (et du récit) était toute tracée et qu'il ne servait à rien de chercher, par quelque artifice scénaristique, à forcer le cours des événements. Les choses dès lors s'imposent d'elles-mêmes et semblent trouver naturellement leur raison d'être. Non pas comme dans un scénario soumis à l'efficacité, mais comme dans la vie. Tout simplement. ■

UNE JEUNE FILLE À LA FENÊTRE

Québec 2001. Ré.: Francis Leclerc. Scé.: Leclerc, Marcel Beaulieu, Marie-Josée Bastien et Nathalie Théocharidès. Ph.: Steve Asselin. Mont.: Glenn Berman. Dir. art.: Monique Dion. Mus.: Pierre Duchesne. Int.: Fanny Mallette, Hugues Frenette, Évelyne Rompré, Daniel Parent, Louis-David Morasse, Richard Fagon, Rosa Zacharie, Johanne-Marie Tremblay, Diane Dufresne. 90 minutes. Couleur. Prod.: Barbara Shrier pour Palomar. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.